

**Cahiers
du GRM**

Cahiers du GRM

publiés par le Groupe de Recherches Matérialistes –
Association

3 | 2012

**Des luttes étudiantes dans les années soixante en
Europe Occidentale (Allemagne, France, Italie)**

Du point de vue partiel à l'universalité

L'efficacité de la vérité, entre objectivité des connaissances et opposition
subjective dans l'enquête mouvementiste

Fabrizio Carlino



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/grm/286>

DOI : 10.4000/grm.286

ISSN : 1775-3902

Éditeur

Groupe de Recherches Matérialistes

Référence électronique

Fabrizio Carlino, « Du point de vue partiel à l'universalité », *Cahiers du GRM* [En ligne], 3 | 2012, mis en
ligne le 29 mai 2012, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/grm/286> ; DOI :
10.4000/grm.286

Du point de vue partiel à l'universalité. L'efficacité de la vérité, entre objectivité des connaissances et opposition subjective dans l'enquête mouvementiste

FABRIZIO CARLINO

Cette intervention se propose de repérer les concepts qui caractérisent l'une des tendances de l'ensemble fort hétérogène de pratiques – propre à la séquence italienne – connu sous le nom d'*enquête militante*. La tendance que nous allons analyser, et qu'on peut qualifier de *mouvementiste*, a été incarnée surtout par l'organisation extraparlamentaire *Lotta continua* dans les années 1970, mais elle est néanmoins toujours vivante, sous des formes différentes, dans certaines théorisations récentes. L'irruption des luttes étudiantes en 1968 a joué un rôle important dans la rupture entre la tradition opéraïste et la phase des groupes extraparlamentaires ; plus précisément, c'est la greffe de l'anti-autoritarisme étudiant sur les luttes ouvrières qui a ouvert la voie à la formation d'un nouveau paradigme du militantisme et de l'enquête. En effet, à partir de 1969, le mouvementisme, tout en s'appropriant des aspects cruciaux de l'enquête opéraïste – tels que la centralité ouvrière, le concept de *partialité* du point de vue, la connaissance en tant qu'*opposition* –, les transpose dans une conjoncture différente par rapport à celle de l'Italie des années 50-60, et les articule à des notions associées à l'investissement du corps, au désir, et finalement à un nouveau paradigme de la centralité ouvrière ; cette transformation a entraîné la réintroduction d'une conception *universaliste* de la vérité, une nouvelle *pédagogie* révolutionnaire et, finalement, une déclinaison *ontologique* de la pratique de l'enquête, dont on peut suivre les effets jusqu'aux travaux les plus récents d'Antonio Negri. La culture de 1968 affecte en effet aussi la composante opéraïste des groupes et imprime aux

luittes ouvrières un caractère de contestation généralisée, élargie à la société et aux institutions. En même temps, le modèle « ouvriériste » est critiqué et la pratique politique sort de l'usine : si l'aliénation est partout, y compris dans les universités, et si l'exploitation s'exerce également dans les espaces de la vie quotidienne, la condition ouvrière, en tant que condition existentielle et universelle, devient un opérateur majeur de l'engagement militant générique. Cela implique que le *point de vue* ouvrier partiel devient *condition vécue* universelle : afin de se situer dans la vérité révolutionnaire, les étudiants eux-mêmes sont appelés à vivre la vie des ouvriers, tandis que les ouvriers sont appelés à élargir les fronts de la luitte à la vie quotidienne. Nous allons suivre ces déplacements contradictoires – dont le débouché ultime fut l'abandon des lieux de la production par le militantisme – dans leurs effets sur la transformation biopolitique de l'enquête militante.

De l'opéraïsme aux groupes : mutations dans la centralité ouvrière

Afin de mettre en évidence les éléments spécifiques de cette « enquête mouvementiste », il est donc nécessaire de tenter une analyse différentielle vis-à-vis de l'enquête opéraïste, ce qui pose un premier problème, à savoir celui de saisir théoriquement ce qui survient entre la phase des *Quaderni rossi* et celle des groupes de la Nouvelle gauche issus de 1968 – un problème qui implique évidemment d'interroger les rapports entre *Lotta continua* et l'opéraïsme. Il s'agit d'une question complexe, si on admet, en suivant Tronti, l'irréductibilité de l'opéraïsme politique des années 1960 à toute autre expérience postérieure ; l'opéraïsme politique se serait en effet développé uniquement à partir des *Quaderni rossi* et serait mort avec une autre revue, dont Tronti fut également un protagoniste majeur, *Classe operaia*¹ : une lecture qui finit par considérer comme épuisée l'expérience de cet opéraïsme-là entre 1961 et 1967 ; la phase des groupes, tels que *Lotta continua* et *Potere operaio*, ferait partie d'une *autre histoire*, avec laquelle, selon Tronti, l'opéraïsme n'aurait presque rien de commun². Il s'agit d'une interprétation de

¹ M. TRONTI, « Introduction » à *Noi operaisti. L'operaismo degli anni Sessanta. Da "Quaderni rossi" a "classe operaia"*, Rome, DeriveApprodi, 2008 ; rééd. dans Id., *Noi operaisti*, Rome, DeriveApprodi, 2008, p. 5.

² « Intervista a Tronti », in F. Pozzi, G. Ruggero, G. Borio, *Futuro anteriore. Dai "Quaderni rossi" ai movimenti globali: ricchezze e limiti dell'operaismo italiano*, Rome,

la réalité sans doute exagérée et biaisée, qui nous révèle surtout la position de Tronti lui-même à l'égard de la question de l'organisation. Quoi qu'il en soit, il est vrai que, si 1968 marque une césure, c'est justement parce que c'est à ce moment-là que s'ouvre l'expérience des groupes, par rapport auxquels, du point de vue de la phase ouverte en 1956, une discontinuité est évidemment très visible. Les groupes issus du mouvement de 1968-1969 sont en effet porteurs, en tant que formations « anti-parti », d'un potentiel anti-politique, ce qui les amena certes à se donner pour tâche principale, selon Tronti, l'opposition au mouvement ouvrier traditionnel, mais aussi, comme l'écrivait *Lotta continua* elle-même, à se représenter comme instance de rupture radicale face aux autres organisations qui apparaissaient comme trop liées au tiers-internationalisme classique³ ; au contraire, la stratégie opéràiste se donnait pour tâche l'élargissement du modèle ouvrier à la politique dans son ensemble⁴ et entretenait un rapport plus complexe avec le mouvement ouvrier et avec le léninisme. Pourtant, il me semble tout à fait évident que, même si les différents opéràismes ne se développent pas dans la continuité d'une histoire qui déboucherait sur la formation des groupes, ces groupes sont liés, du point de vue de leur genèse, à l'expérience du marxisme critique des années 1960.

A cet égard, et pour aller plus loin, il faudrait se demander si l'opéràisme a été effectivement une « critique avant la lettre »⁵ de 1968 et s'il a réellement joué un rôle majeur en 1969. Un ancien militant de *Lotta continua*, Giovanni De Luna, affirme, par exemple, que l'opéràisme n'avait pas saisi le sens des luttes étudiantes de 1968 et qu'il « n'avait plus réussi à rattraper son retard »⁶. La thèse opposée, dont l'un des partisans est M. Tronti, commence par le constat d'une double discontinuité : entre 1956-1967 et 1968 d'un côté, entre 1968 et 1969 de l'autre. G. De Luna, interprète fidèle, de ce point de vue, des positions de *Lotta continua*, considère la rencontre étudiants-ouvriers en 1969 comme un approfondissement des instances antiautoritaires de 1968 ; en revanche, pour Tronti, 1969 a marqué une rupture précisément

DeriveApprodi, 2002.

³ Voir « Una premessa alla discussione su Lotta continua », in *Lotta continua*, 8 octobre 1972.

⁴ M. TRONTI, *Noi operaisti*, op. cit., p. 53.

⁵ *Ibid.*, p. 21.

⁶ G. DE LUNA, *Le ragioni di un decennio. 1969-1979. Militanza, violenza, sconfitta, memoria*, Milan, Feltrinelli, 2011 (2009), p. 118.

parce que c'est là que se sont présentées les conditions aptes tant à produire une critique de l'instance antiautoritaire – qui aurait représenté en effet une limite et nullement un acquis de 68 – qu'à développer la leçon opéraïste⁷. Cette opposition correspond, nous le verrons par la suite, à deux différentes manières d'interpréter la réalité de l'ouvrier-masse, et par conséquent la centralité ouvrière.

Quoi qu'il en soit, il faut considérer pour l'instant que les liens effectifs entre *Lotta continua* et l'expérience de *Quaderni rossi* et de *Classe operaia* furent très concrets. « L'univers théorique dans et par lequel *Lotta continua* s'exprime (...) reste celui du marxisme (par le biais surtout de Panzieri et Tronti) »⁸, et c'est de l'opéraïsme italien des années 1960 que proviennent la plupart des militants de *Lotta continua*⁹, comme en témoigne Luigi Bobbio dans l'ouvrage qui reste la référence principale à propos de l'histoire de *Lotta continua*. En effet, le journal *Lotta continua* paraît pour la première fois au cours de l'automne 1969, marquant le début d'un projet d'organisation nationale, suite à la constitution de nombreux groupes à partir de l'automne 1968. Entre autres, les maoïstes de *Servire il popolo* en septembre 1968, et, en décembre, *Avanguardia operaia* ; surtout, en mai 1969 se constitue *La Classe* qui va devenir en septembre 1969 le très célèbre groupe *Potere operaio*. Et c'est précisément dans les documents de *La Classe* qu'apparaît pour la première fois la formule « *Lotta continua* », un slogan déjà lancé par Mario Dalmaiva et Vittorio Rieser. Mais c'est à travers une autre organisation, *Il Potere operaio toscano*, que la tradition opéraïste italienne est transmise aux militants qui composent la structure de *Lotta continua* jusqu'à sa dissolution¹⁰, l'autre composante, minoritaire, étant faite de cadres issus directement du mouvement étudiant. Et *Il Potere operaio toscano* était lié tant aux *Quaderni rossi* qu'à *Classe operaia*, deux revues avec lesquelles il avait travaillé, entre 1966 et 1967, dans les usines du littoral de la Toscane¹¹. Il s'agit d'un travail

⁷ « 1969 a été le véritable *annus mirabilis* (...). L'opéraïsme a poussé 68 au-delà de ses propres présupposés. En 69 il n'était pas question d'anti-autoritarisme mais d'anti-capitalisme. L'ouvrier et le capital se trouvaient matériellement et frontalement opposés » (M. TRONTI, *Noi operaisti*, op. cit., p. 21).

⁸ L. BOBBIO, *Storia di Lotta continua*, 1988 (1979), Milan, Feltrinelli, p. 3.

⁹ L'autre composante étant celle des « dissidents catholiques », voir *ibid.*

¹⁰ Voir L. BOBBIO, op. cit., p. 17.

¹¹ Ce travail avait déjà été entamé en effet par les *Quaderni rossi*. Voir D. LANZARDO, M. VETERE, « Interventi politici contro la ristrutturazione capitalistica », in *Quaderni rossi*, n°6, mai-décembre 1965.

qui semble d'abord s'inscrire tout à fait dans la continuité des pratiques propres à d'autres « journaux d'usine » publiés par les *Quaderni rossi*, tels que *La voce operaia* ou *Lotta di classe*, ou par d'autres groupes de militants issus de *Classe operaia*, tel *Potere operaio* de Porto Marghera. Pourtant, la composition sociale de la Toscane, radicalement différente par rapport à la situation turinoise ou à celle de Porto Marghera, est l'élément qui déterminera certaines différences destinées à déboucher sur la critique de l'économicisme, et sur une opposition vis-à-vis de la ligne de *Classe operaia*, à laquelle était reproché d'envisager la lutte ouvrière uniquement du point de vue de son antagonisme objectif face au « plan du capital »

Plutôt que sur le thème du salaire, écrit Bobbio, qui reste le terrain privilégié de *Classe operaia*, les militants de *Il Potere operaio [toscano]* cherchent à insister sur des aspects plus généraux de la condition ouvrière.¹²

Des objectifs tels que « la non-collaboration, le refus de la légalité, l'égalité, sont choisis justement à cause de leur potentiel politique »¹³. Il est impossible ici de montrer les limites de ce reproche d'économicisme adressé à *Classe operaia* ; il suffira de faire remarquer que cette première division entre une composante de la généalogie de *Lotta continua* et la tradition opéraïste italienne a lieu à propos d'un élargissement de l'intervention politique, qui aurait dû passer de la revendication salariale à des problèmes plus généraux ; cet élargissement du front, qui ne voyait dans l'affrontement capital-travail qu'une réduction de la lutte à une opposition purement objective, risquait d'éloigner l'intervention militante des lieux de la production, en contredisant ainsi l'un des présupposés principaux de l'enquête opéraïste. C'est surtout par ce refus de la centralité du lieu de production, qu'on peut affirmer que *Il Potere operaio toscano* « a réussi à faire ressortir de nombreux contenus politiques qui seront à la base des luttes ouvrières des années 68-69 »¹⁴.

En effet, ces étranges héritiers des *Quaderni rossi* situent « la volonté de révolte » sur le même plan que la « réalité vivante de l'usine » et ils affirment déjà qu'il faut considérer l'exploitation comme agissant à même la

¹² L. BOBBIO, *Storia di Lotta continua*, op. cit., p. 18-19.

¹³ R. LUPERINI, « Da Potere operaio a Lotta continua : note di cronaca e appunti per un bilancio critico », in *Nuovo impegno*, n°17-18, 1969-1970, p. 106, cité par L. BOBBIO, *Storia di Lotta continua*, op. cit., p. 19.

¹⁴ *Ibid.*

« condition sociale des ouvriers »¹⁵. Un autre élément d'anticipation de la pratique de *Lotta continua*, et de dissidence vis-à-vis de *Classe operaia*, était le refus des luittes portant sur les contrats de travail, auxquelles il fallait préférer une sorte de « guérilla continuée », une luitte incessante « usine par usine, uniquement sur la base du refus des contrats et de la capacité permanente d'opposition de la base ouvrière. »¹⁶.

En somme, une « luitte continuée ». S'il y a une pratique d'enquête dans ce groupe précurseur qui fait liaison entre l'opéraïsme des années 1960 et la séquence des groupes, elle ne se fonde pas sur l'exigence d'entrer dans les lieux de la production, et au cœur de l'exploitation, mais bien plutôt sur la volonté de – je cite depuis un document – « éclairer »

la condition de l'ouvrier tout entière (...) l'inégalité effrayante à tous les niveaux (...) jusqu'à la monstruosité de la façon dont les idées capitalistes exercent leur emprise vis-à-vis des ouvriers.¹⁷

C'est ainsi en effet, qu'on commence à sortir de l'usine pour viser un « pouvoir » disséminé partout dans la société.

Mais il s'agit d'une tendance qui n'est pas immédiatement développée jusqu'à ses dérives finales. Il reste en effet irréfutable que, tandis que *Il Potere operaio* agit en Toscane, où par exemple il réussit à obtenir une victoire importante chez Olivetti à Massa, le véritable bond en avant vers la formation des groupes s'est produit à Turin, chez Fiat, où la restructuration et la taylorisation du travail avaient rassemblé une vaste population d'ouvriers déqualifiés, base empirique de l'ouvrier-masse, ce qui témoigne encore une fois d'une certaine tenue de la déclinaison opéraïste de la centralité ouvrière. Devant les usines Mirafiori, en mai 1969, on trouve des militants de *La Classe*, revue héritière de *Classe operaia*, et des anciens militants des *Quaderni rossi*, auxquels s'ajoutent vers la fin du mois de mai plusieurs militants du mouvement étudiant et de *Il potere operaio toscano*. C'est à ce moment-là qu'apparaît le slogan *Lotta continua*, et c'est sous ce nom que se réunissent des forces disparates dont le but commun consiste à saisir le clivage qui s'était créé entre le nouveau sujet, l'ouvrier-masse, et le mouvement ouvrier traditionnel. La rupture entre le groupe qui va former *Potere operaio*,

¹⁵ « Appunti sul lavoro di fabbrica del Potere operaio », in *Nuovo impegno*, n°9-10, 1967-1968, p. 120, cité par BOBBIO, *Storia di Lotta continua*, op. cit., p. 20.

¹⁶ « Appunti sul lavoro di fabbrica del Potere operaio », op. cit., p. 119, cit. in BOBBIO, *Storia di Lotta continua*, op. cit., p. 19.

¹⁷ *Ibid.*, p. 20.

et celui qui va confluer dans *Lotta continua*, s'opère surtout à partir de l'opposition entre l'ouvriérisme ultra-léniniste du premier groupe, d'une part, et, d'autre part, la volonté de l'autre organisation d'élargir et de généraliser à la société tout entière la lutte ouvrière. Les militants qui voulaient « socialiser » l'expérience faite chez Fiat et se confronter à d'autres couches sociales sont durement critiqués par *La Classe*, qui écrit que pour ces militants « le rapport avec la lutte ouvrière dans l'usine et le rapport avec les vieillards des maisons de retraite sont une seule et même chose »¹⁸.

Plus radicalement, la rupture entre le courant mouvementiste et le courant opéraïste fut consommée à propos du statut de l'ouvrier-masse, et notamment, encore une fois, de son rapport avec 1968. Guido Viale, ancien militant de *Lotta continua*, avait en effet théorisé une continuité entre : « la critique et le refus de l'école d'une part et de l'autre la critique et le refus du travail ». Il décrit la rencontre entre étudiants et classe ouvrière comme un enrichissement réciproque dans lequel les étudiants auraient proposé « leur critique radicale de la structure hiérarchique de la société et de ses formes de domination (...), la critique de la vie quotidienne comme terrain privilégié de la lutte politique », et les ouvriers auraient apporté

le sens matériel et terrestre de leur propre corps : de leur propre santé, des cadences (...), du salaire (...), du sentiment de soi le plus profond, qui est la façon dont leur temps propre est vécu et consommé.¹⁹

L'introduction du corps dans la formation d'une subjectivité révolutionnaire est un point très important, on le verra par la suite, et il sera relayé par A. Negri et sa conception biopolitique de l'enquête. En tout cas, cette position implique une contamination entre la culture de 1968 et le mouvement de l'ouvrier-masse, qui, lui, incorpore la tendance à la rébellion, l'anti-autoritarisme et l'indiscipline qui caractérisaient la contestation étudiante.

L'ouvrier-masse de *Lotta continua* n'était plus la figure théorisée par l'opéraïsme ; il n'était pas « l'héritier du grand conflit du XXème siècle », comme il l'était pour Tronti, mais plutôt une figure de la rupture radicale à la recherche d'une nouvelle subjectivation. Dans ce nouveau paradigme, la

¹⁸ *La Classe*, n°11, 12-19 juillet 1969, cité par L. BOBBIO, *Storia di Lotta continua*, op. cit., p. 47.

¹⁹ G. VIALE, *Il Sessantotto*, Milan, NdA, 2008, p. 121, cité par G. DE LUNA, *Le ragioni di un decennio*, op. cit., p. 118-119.

centralité ouvrière elle-même change de sens, et se lie à l'idée que le nouveau cycle des luittes ouvrières aurait présenté le caractère d'un « fordisme subversif qui était l'homologue de la contestation anti-autoritaire »²⁰.

La disjonction entre connaissance et opposition

La condition nécessaire pour qu'on puisse parler d'enquête ouvrière, par-delà la centralité ouvrière, est la capacité d'articuler la connaissance objective des conditions de l'exploitation et le développement du potentiel d'opposition de la classe ouvrière, une double condition épistémique et subjective, comme le dit Negri²¹, synthétisée dans le potentiel révolutionnaire de la vérité. Le côté subjectif a été le plus développé, théoriquement et pratiquement, par les courants qui ont interprété l'enquête surtout à partir de sa fonction d'opposition aux institutions du mouvement ouvrier – ce qui est sans doute légitime, mais il faut quand même rappeler que si l'enquête peut entamer un processus de création de nouvelles organisations, il est vrai aussi que les conditions d'une nouvelle forme d'organisation doivent être quant à elles déjà présentes. Il s'agit justement d'un processus dialectique, où l'organisation présuppose l'enquête et l'enquête présuppose l'organisation, mais surtout où la connaissance objective est toujours liée à la formation de la subjectivité révolutionnaire.

C'est aussi à propos de ce clivage entre connaissance des conditions objectives et développement des oppositions subjectives qu'on peut enregistrer un écart important entre la ligne de *Lotta continua* et celle des *Quaderni rossi*. Mais pour bien comprendre ce point, il faut dire un mot sur un écart précédent, marqué par Panzieri par rapport à Marx. Dans le chapitre IV de la IIème section du Livre I du *Capital*, Marx – après avoir jeté les bases pour la compréhension de la transformation de l'argent en capital, et, par-là, du travail en travail salarié – nous indique qu'il faut quitter la sphère de la circulation, « cette sphère bruyante où tout se passe à la surface et aux regards de tous », pour dévoiler le secret de la fabrication de la plus-value dans la production, et cela parce que « la consommation de la force de travail est en

²⁰ G. DE LUNA, *Le ragioni di un decennio*, op. cit., p. 118.

²¹ Cf. A. NEGRI, « Logica, teoria dell'inchiesta. La prassi militante come soggetto e come episteme », dans A. Negri, *Guide. Cinque lezioni su Impero e dintorni*, Milan, Cortina, 2003.

même temps production de marchandises et de plus-value », et elle se fait « en dehors du marché ou de la sphère de la circulation ». Marx nous indique alors qu'il faut entrer « dans le laboratoire secret de la production, sur le seuil duquel il est écrit : *No admittance except on business* », tout en suivant en même temps tant le possesseur d'argent que le possesseur de force de travail, afin de « voir non seulement comment le capital produit, mais encore comment il est produit lui-même »²². Si d'un côté Panzieri répète ce geste marxien de franchir les grilles de l'usine pour saisir le secret de la production²³, de l'autre côté il lui fait correspondre une accentuation du caractère dichotomique de la société. Ce qui ne s'éloigne guère de l'analyse de Marx, en se bornant à souligner la nécessité de refuser « l'individuation de la classe ouvrière à partir du mouvement du capital », et c'est là l'essence de l'enquête panzierienne, c'est-à-dire que « il n'est pas possible de remonter de façon automatique du mouvement du capital à l'étude de la classe ouvrière » laquelle « exige une observation scientifique absolument séparée »²⁴. Pourtant, c'est ici que la voie est ouverte à une dichotomie entre capital et travail, et par là, à travers une accentuation de l'autonomie du travail par rapport au capital, aux théories de l'excès de la force de travail et de son autonomie vis-à-vis du capital – avec tout ce que cela implique, à savoir la thèse du caractère parasitaire du capital et celle du communisme comme transition en acte (je fais allusion ici principalement aux positions de Negri).

Mais, tout en laissant de côté pour l'instant ces développements postérieurs, il faut souligner que chez Panzieri le côté objectif apparaît encore bien lié au moment subjectif, grâce à la synthèse déterminée par le point de vue ouvrier. Par contre, *Lotta continua* opère une disjonction entre analyse des conditions et processus de formation révolutionnaire. Cette disjonction comporte aussi une transformation des deux côtés : le premier, le côté objectif, risque de devenir pratique de la dénonciation, dans un style journalistique ; le deuxième, subjectif, risque de devenir activisme aveugle, recherche irréfléchie de lieux de subjectivation. Emblématique de ce clivage est la façon dont *Lotta*

²² K. MARX, *Le Capital*, Livre I, sect. II, ch. 6, in K. Marx-F. Engels, *Gesamtausgabe*, Berlin, Dietz, 1989, p. 143.

²³ C. CORRADI, « Panzieri, Tronti e Negri, le diverse eredità dell'operaismo italiano », in Marx. *Dialectical Studies*, 2011. Sur la continuité entre Marx et Panzieri, voir également G. PALA, « Panzieri, Marx e la critica dell'economia politica », in Collectif, *Ripensando Panzieri trent'anni dopo*, Pise, BFS 1995.

²⁴ R. PANZIERI, « Uso socialista dell'inchiesta operaia », dans *Quaderni rossi*, n. 5.

continua s'est confrontée à la révolte de Reggio Calabria, qui échappait apparemment aux schémas méridionalistes. Il s'agit d'une révolte, instrumentalisée ou dirigée par des forces fascistes et réactionnaires, pour utiliser le langage de l'époque, entamée dès l'été 1970 et qui ne touchera à sa fin qu'en février 1971. Ce qui fut considéré comme le prétexte de la révolte fut la décision, de la part de l'Etat, d'assigner le statut de capitale régionale de la Calabre à la ville de Catanzaro. *Lotta continua*, jusqu'à la fin de l'émeute, a attribué à cette mobilisation une grande importance, en la lisant comme un événement qui aurait marqué « un tournant historique dans la lutte des classes en Italie », et en créant le slogan : « Reggio capitale du prolétariat »²⁵. L'optimisme mouvementiste fut tellement fort que nombre de militants se rendirent à Reggio Calabria pour « vivre la situation », voir la réalité des événements et multiplier les fronts de la lutte. Il y avait effectivement des éléments de nouveauté, par rapport aux caractères traditionnels des révoltes dans les territoires marginaux du Sud, par exemple la durée et l'ampleur de la mobilisation, l'utilisation d'armes à feu et de formes de lutte telles que les barricades et la guérilla dans les rues, dans un contexte totalement urbain. Mais le rapprochement de ces éléments de l'esprit soixante-huitard²⁶ avait amené à en surestimer le potentiel révolutionnaire, en dépit d'une évidente direction réactionnaire, dont *Lotta continua* n'a reconnu la réalité effective qu'une fois la révolte terminée, en publiant une autocritique de sa propre lecture des faits²⁷. Evidemment, cet exemple montre une erreur grossière, mais il s'agit néanmoins d'une erreur révélatrice d'une dérive mouvementiste, où l'enquête a perdu son aspect de recherche de la vérité dans les lieux de la production, pour se concentrer principalement sur la recherche d'une subjectivation dans les espaces d'un pouvoir pensé de plus en plus comme diffus et disséminé, ce qui amène à considérer comme antagoniste tout conflit surgi en un point quelconque, voire n'importe où, dans la société. Dans ce contexte, le côté objectif aussi sort de l'usine, et devient journalisme de dénonciation, même lorsque l'enquête porte précisément sur l'usine. C'est le cas du scandale des fichages chez Fiat. En 1971, est découvert un dossier

²⁵ « Reggio, capitale dei proletari », in *Lotta continua*, 28 février 1970 ; voir également in *Lotta continua*, n°7, avril 1971, cité par F. D'AGOSTINI, *Reggio Calabria. I moti del luglio 1970 - febbraio 1971*, Milan, Feltrinelli, 1972, p. 36, 59.

²⁶ G. DE LUNA, *Le ragioni di un decennio*, op. cit., p. 108-109.

²⁷ « Autocritica e indicazioni politiche del nostro lavoro in meridione », in *Lotta continua*, 29 janvier 1971.

secret des Services généraux de Fiat, avec plus de 300.000 fichiers contenant des informations sur les travailleurs et sur des militants, des intellectuels, et des hommes politiques²⁸. Les dirigeants de Fiat eux-mêmes avaient payé la police pour recueillir ces informations. Le procès contre les dirigeants de Fiat et les fonctionnaires impliqués fut finalement enterré. La campagne de dénonciation très dure que *Lotta continua* avait menée contre cet enterrement n'était pas isolée ; les initiatives journalistiques faisaient partie de la pratique de lutte du mouvement, visant surtout à démasquer les jeux du pouvoir, à dénoncer les intrigues du « Palais du pouvoir », à indiquer les responsables des crimes d'Etat (par exemple l'attentat à la bombe du 12 décembre 1969), en somme une pratique visant à dévoiler non pas les secrets de la production, mais plutôt les secrets de l'Etat et du Pouvoir à tous les niveaux, suivant le mot d'ordre « La vérité est révolutionnaire », qui impliquait une conception de la vérité propre à un certain humanisme rationaliste et à un rapport déterminé entre partialité et universalité. Il est difficile ici de ne pas rappeler ce passage dans lequel Marx, dans sa *Lettre à Ruge* (1843), parle de son expérience en tant que journaliste des *Annales franco-allemandes*.

Nous pouvons saisir la tendance de notre revue en une seule formule : auto-explication de notre époque sur ses luttes et ses aspirations. C'est une tâche pour le monde et pour nous. Ce ne peut être que l'œuvre de forces réunies : il s'agit d'une confession, de rien de plus. Pour se faire pardonner ses péchés, l'humanité n'a qu'à les déclarer pour ce qu'ils sont.²⁹

Les termes de ce passage, concentrés dans le mot *erklären* – à la fois déclarer et expliquer, où on peut retrouver toute la méthode du Marx humaniste, comme l'a bien montré J. Rancière dans *Lire le Capital* – ces termes, donc, nous indiquent bien l'enjeu de la rupture entre l'enquête opéraïste et le journalisme de *Lotta continua* – le statut de l'adoption du point de vue ouvrier. Une adoption dont le rapport à la vérité peut être résumé par un passage du *Capital* :

L'économie politique touche de près le véritable état des choses sans jamais le formuler consciemment. Et cela lui sera impossible tant

²⁸ G. DE LUNA, *Le ragioni di un decennio*, op. cit., p. 42.

²⁹ K. MARX, « Lettre à Ruge » (1843), dans Id., *Œuvres*, t. III, Paris, Gallimard, 1982, p. 346 ; cité par Jacques RANCIÈRE, « Le concept de critique et la critique de l'économie politique des *Manuscrits de 1844* au *Capital* », dans L. Althusser et al., *Lire le Capital* (1965), Paris, PUF, 2008, p. 85.

qu'elle n'aura dépouillé sa vieille peau bourgeoise.

Ce qui nous indique aussi que le point de vue ouvrier est le présupposé de la production de vérité.

Point de vue ouvrier et universalité de la vérité

La confrontation que je propose entre le jeune Marx et le Marx du *Capital* n'est pas gratuite. Récemment, tant Negri³⁰ que Tronti³¹ ont rappelé l'importance pour l'opéraïsme de la relecture de l'affirmation marxienne selon laquelle le prolétariat, s'émancipant lui-même, émancipera l'humanité tout entière. Cette phrase est relue de la façon suivante : le prolétariat, se libérant soi-même, détruira la société de classe ; mieux : en assumant jusqu'au bout le point de vue ouvrier, « la classe ouvrière, tout en suivant son propre intérêt particulier, plongera dans la crise le rapport général de capital »³². Plus que d'une relecture, il s'agit d'une traduction qui change les concepts en question : premièrement, le prolétariat devient classe ouvrière ; deuxièmement, au lieu d'une correspondance entre deux émancipations, celle du prolétariat et celle de l'humanité, on trouve le rapport asymétrique entre intérêt particulier et crise générale ; finalement, le couple conceptuel partialité/totalité a été soustrait à l'idéologie de l'universalisme humaniste. Le prolétariat, en tant que classe générale porteuse d'une histoire s'acheminant vers l'émancipation universelle, est remplacé par la classe ouvrière, laquelle ne constitue pas un objet sociologique, mais plutôt un sujet antagoniste, porteur d'opposition politique. Et ce qui est le plus intéressant pour nous c'est que, en assumant le point de vue ouvrier, la vérité elle-même devient opposition : si seule la connaissance partielle peut saisir la totalité, c'est parce que la connaissance est envisagée surtout en tant qu'opposition, ce qui comporte que la totalité ne saurait saisir la totalité elle-même³³. Le bond en avant déterminé par l'adoption opéraïste de ce nouveau rapport entre vérité partielle et vérité générale, est entièrement effacé par l'enquête mouvementiste. L'abandon de la

³⁰ A. NEGRI, *Alle origini del biopolitico*, <http://uninomade.org/alle-origini-del-biopolitico/>.

³¹ M. TRONTI, *Noi operaisti*, op. cit., p. 15-17.

³² *Ibid.*, p. 15.

³³ Voir *Séminaire du GRM*, séance du 24 septembre 2011, http://f.hypotheses.org/wp-content/blogs.dir/1106/files/2013/01/GRM5e_annee_Cavazzini_24.09.11Enjeux-et-trajets-de-la-«centralité-ouvrière».-Ligne-de-classe-et-militantisme-de-base-en-Italie-1960-1980.pdf

centralité ouvrière, et par conséquent la perte du point de vue ouvrier, amène *Lotta continua* à lire le mot d'ordre « La vérité est révolutionnaire » dans un sens rationaliste, en restaurant cet universalisme abstrait dont l'opéraïsme, en tant que critique de l'idéologie, avait été l'adversaire. Autrement dit, séparée de la partialité du point de vue, la vérité se pose immédiatement comme vérité universelle, ne pouvant saisir la totalité que comme universalité abstraite. De ce point de vue, *Lotta continua* a hérité surtout de l'idéologie libertaire de la contestation de 1968, de ses valeurs universelles telles que la « fraternité dans l'égalité », par le biais notamment du mythe de la liberté de parole.

Soustraite au point de vue ouvrier, et en dehors des lieux de production, l'enquête se réduit ainsi à un instrument de diffusion de la vérité à propos du pouvoir, des abus de l'autorité, un opérateur de dénonciation des injustices, s'adressant davantage à l'opinion publique qu'à la Classe. Pourtant, la rupture entre l'enquête opéraïste et l'enquête mouvementiste, rupture qui portait sur le statut de la vérité, n'implique pas la disparition, au sein de *Lotta continua*, de toute attitude « ouvriériste », beaucoup de militants étant toujours liés aux expériences opéraïstes précédentes³⁴. C'est ce qui ressort d'un livre de Luciano Della Mea³⁵, ancien socialiste devenu proche de *Lotta continua* après avoir milité dans *Quaderni rossi* et *Il potere operaio di Pise*, qui s'ouvre significativement avec la citation suivante de Trotski : « La passion révolutionnaire dans la lutte pour le socialisme, est inséparable de la passion intellectuelle dans la lutte pour la vérité ». Coexistant avec certaines affirmations qui se rapprochent d'une conception de la vérité propre à l'idéologie des Lumières, dans ce livre est en effet proposée une problématisation du rapport entre intellectuel et avant-garde ouvrière. Tout en faisant l'éloge du savoir dans la formation révolutionnaire, il dénonce un opéraïsme persistant chez *Lotta continua*, en s'appuyant sur une distinction entre direction politique ouvrière et direction politique ouvriériste :

Dans une direction politique ouvrière l'avant-garde ouvrière est prédominante. Dans une direction politique ouvriériste ce qui est prédominant est le nombre d'ouvriers, ce qui n'est que le masque de la direction effective par un certain nombre d'intellectuels.³⁶

³⁴ Comme l'a récemment rappelé Benedetto Vecchi, dans un entretien : voir *Futuro anteriore. Dai "Quaderni rossi" ai movimenti globali*, http://www.autistici.org/operaismo/vecchi/11_1.htm.

³⁵ L. DELLA MEA, *Proletari senza comunismo*, Verone, Bertani, 1972.

³⁶ *Ibid.*, p. 116.

Il s'agit évidemment d'une critique des groupes opéraïstes, tels que *Classe operaia*, contre lesquels L. Della Mea insiste en faveur d'un projet de formation de tous les militants, d'un effort contre ce qu'il appelle « l'ignorantisme », ce qui implique d'avoir recours à des « éducateurs ». On touche ici à notre dernier point critique, qui relève de la question de la valeur pédagogique de l'enquête, ce qui nous amène à problématiser le rapport entre enquête et *conricerca* – deux pratiques qu'il faudrait soigneusement distinguer – pour aborder finalement la question du rapport entre militants et ouvriers.

En suivant la définition que Negri propose de l'enquête en tant que « dispositif logique », on peut distinguer l'enquête proprement dite, à laquelle est assignée la constitution de l'objet, et la *conricerca*, qui consiste en revanche dans « l'explicitation dialogique de la constitution de l'objet » ; ce processus de la pensée aboutirait à la « définition du sujet constitutif », dans une « logique révolutionnaire » « du retour de l'objet au sujet »³⁷. Ce qu'il faut retenir dans cette définition negrienne est la tension entre les deux côtés, objectif et subjectif, qu'on peut penser comme tension entre un moment vertical – enquête comme constitution monologique de l'objet – et un moment horizontal, enquête-avec, constitution dialogique du sujet. Cette tension non résolue, qui paraît néanmoins être le moteur de la productivité de l'enquête, est naturellement présente chez Marx. Le numéro des *Quaderni rossi* consacré à l'enquête s'ouvre avec la citation du *Questionnaire* marxien :

Nous espérons – dit Marx – être soutenus dans notre œuvre, par tous les ouvriers des villes et des campagnes qui comprennent qu'eux seuls peuvent décrire en toute connaissance de cause les maux qu'ils endurent ; qu'eux seuls, et non des sauveurs providentiels peuvent appliquer énergiquement les remèdes aux misères que l'exploitation capitaliste leur fait subir.³⁸

Dario Lanzardo, l'auteur de l'article qui ouvre ce numéro des *QR*, commente :

En disant que les ouvriers sont seuls à même de décrire convenablement les conditions dans lesquelles on les exploite, Marx fait plus qu'indiquer un simple procédé opératoire. Il pose le principe d'une méthode de travail politique.³⁹

³⁷ A. NEGRI, *Logica, teoria dell'inchiesta*, op. cit., p. 191.

³⁸ K. MARX, « Questionnaire pour l'enquête ouvrière », in *Revue Socialiste* n°4, 20 avril 1880.

Mais cela n'efface pas la tension entre le monopole ouvrier de la capacité descriptive et le « nous », c'est-à-dire les militants organisés, qui demandent à être soutenus dans une pratique entamée par une organisation évidemment préexistante.

C'est dans cette tension qu'il faut lire la méfiance de Panzieri à l'égard du mot « *conricerca* », auquel il a toujours préféré celui d'« enquête ». Comme le rappelle Emilio Soave, un ancien opéraïste, Panzieri « était lié à des modèles plus traditionnels » que celui de la *conricerca*, précisément parce que celle-ci

présupposait un groupe de chercheurs travaillant sur une certaine réalité de l'usine, et ayant pour but d'intervenir avec les ouvriers sur cette réalité (...). Concrètement, il croyait qu'il était mieux de ne pas négliger les distances réelles et donc de ne pas intervenir dans l'immédiat, mais plutôt de séparer la phase cognitive de la phase opérationnelle.⁴⁰

Dans cette tension entre enquête et *conricerca*, qui traverse différentes catégories à des niveaux différents (épistémologie/militantisme, constitution de l'objet de connaissance/organisation des luttes, enquêteur/enquêté, ouvrier/ouvrier-militant, etc.), si Panzieri a failli rabattre le procès sur le côté objectif, *Lotta continua* a privilégié, comme nous l'avons vu, le moment de la subjectivation, du moins jusqu'en 1972. Romano Alquati, l'un des pères de la *conricerca* opéraïste, a attribué à *Lotta continua*, entre autres groupes issus de 68, la responsabilité d'une séparation, dans sa pratique de la *conricerca*, et à partir de sa décision de se constituer en parti (1972-1973), entre « les experts », « les techniciens », enquêteurs agissant de l'extérieur, d'une part, et les ouvriers enquêtés, l'« objet de recherche »⁴¹, de l'autre. Mais il s'agit d'une tendance caractérisant uniquement la dernière phase de *Lotta continua*, qui demeure le groupe qui, plus que d'autres, comme le dit toujours Alquati, aura pratiqué « la véritable *conricerca* »⁴². Évidemment, c'est le mouvementisme lui-même qui est plus proche d'une pratique de lutte horizontale, donc d'une *recherche-avec* plutôt que d'une *recherche-sur*, que d'un activisme visant une

³⁹ D. LANZARDO, « Intervento socialista nella lotta operaia : l'inchiesta operaia di Karl Marx », *Quaderni rossi* n°5, avril 1963.

⁴⁰ « Entretien avec E. Soave », in *Futuro anteriore*, op. cit.

⁴¹ R. ALQUATI, « Osservazioni su cultura, teoria, storia », in *Ombre rosse*, n°27-28, février 1979.

⁴² R. ALQUATI, cf. <http://www.lotta-continua.it/modules.php?op=modload&name=News&file=article&sid=5>.

intervention immédiate laquelle réduirait la distance entre recherche et agitation ; pourtant, on peut reconnaître, dans la *conricerca* de *Lotta continua*, une très forte valeur pédagogique, ce qui devrait nous faire réfléchir à propos de son opposition au concept d'hégémonie⁴³. En effet, pour un certain opéraïsme, notamment trontien, le projet pédagogique de formation des élites est assez clair et manifeste, et relève d'une conception léniniste de la théorie ; au contraire, en ce qui concerne *Lotta continua*, il faudrait montrer que, dans sa pratique journalistique, avec un pédagogisme « national-populaire », nous retrouvons également un registre pédagogique dans une *conricerca* pratiquée effectivement de l'intérieur, « d'en bas », où les militants s'engageaient même du point de vue matériel. C'est ce qu'on peut constater dans l'activité de *Lotta continua* dans les prisons, envisagées comme « écoles de révolution », dans l'armée (avec la campagne « prolétaires en uniforme »), dans les quartiers, pour les logements etc. – initiatives où les militants investissaient tout d'abord leur propre corps, tout en adhérant à une tendance pédagogique.

De la pédagogie révolutionnaire à l'enquête biopolitique

Il s'agissait alors, pour *Lotta continua*, pour utiliser encore les termes de Negri, d'une *conricerca* « en tant que dispositif éthico-politique », complémentaire au dispositif logique, dans lequel « le dispositif épistémologique et celui du rapport militantisme/agitation étaient strictement liés »⁴⁴. Cette enquête, en tant que dispositif éthique et politique, dit Negri,

est toujours en quelque sorte un *Bildungsroman*. Le thème de la formation des élites est relié à celui de la centralité de la praxis, et le procès de formation des élites renoue avec celui de l'organisation de l'antagonisme.

Tout cela, me semble-t-il, est très pertinent par rapport à la pratique de *Lotta continua*, autant pertinent que l'opération de Negri consistant à associer cette enquête à la biopolitique – biopolitique qui serait alors la scène et le présupposé même de l'enquête aujourd'hui, ce qui signifie que « ce sont les

⁴³ A cet égard, il serait intéressant d'étudier le rapport entre Pasolini et *Lotta continua*, au sujet notamment d'une certaine réception du gramscisme.

⁴⁴ A. NEGRI, *Logica, teoria dell'inchiesta*, op. cit., p. 192.

corps qui doivent devenir les éléments centraux de l'enquête »⁴⁵. L'investissement des corps et des désirs, tout en envisageant le militantisme comme projet de formation révolutionnaire, était justement l'un des aspects de l'activisme de *Lotta continua*, dans les ateliers aussi, où l'objectif était précisément de vivre la condition ouvrière « dans sa propre peau ». Rien de plus distant, d'autre part, de l'opéraïsme des années 1960, pour lequel la question n'était pas du tout celle de la « condition ouvrière », si bien que probablement personne, parmi les opéraïstes, écrit Tronti, n'a jamais songé à devenir un ouvrier⁴⁶ ; ce refus était d'autre part cohérent avec le mot d'ordre opéraïste du refus du travail et, du moins chez Tronti, il était lié aussi à sa conception du nihilisme ouvrier. Dans l'histoire de *Lotta continua*, au contraire, nombre de militants ont choisi de « vivre la vie des ouvriers » – un choix politique qui s'inscrivait bien sûr dans une stratégie visant à réduire le clivage entre militants et ouvriers, à dépasser la figure du militant externe, thème d'ailleurs très débattu au cours des années 1970, et à répondre dans la pratique au problème de l'augmentation du nombre des révolutionnaires de profession à l'intérieur du mouvement ; mais il s'agissait aussi d'un choix qui correspondait à une vision du militantisme comme engagement totalisant, du corps et de l'existence comme unité concrète, qu'on ne peut pas « séparer en compartiments étanches », comme l'écrivait Marcello Vitale, un militant étudiant qui avait choisi de travailler dans une grande usine pour éviter, comme il l'écrit dans son journal, la schizophrénie et la contradiction propres à l'ancien militant externe⁴⁷. Mais cela ne correspond pas à un retour à la vétuste idéologie de l'anoblissement par le travail, au mythe de la productivité et du développement des forces productives ; l'usine ne redevient pas le lieu de la production, elle reste bien entendu le lieu du conflit et de la formation révolutionnaire⁴⁸. *Lotta continua* représente peut-être, de ce point de vue, la dernière grande expérience de refus du travail dans le cadre de la centralité ouvrière. Mais il s'agit d'une conception de la centralité ouvrière, je le répète, qui a désormais absorbé les instances du mouvement de 68, et c'est par ce biais que l'opéraïsme de *Lotta continua* a été marqué par une composante biopolitique, impliquant un engagement existentiel et corporel à part entière.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 185.

⁴⁶ M. TRONTI, *Noi operaisti*, op. cit., p. 72-74.

⁴⁷ G. DE LUNA, *Le ragioni di un decennio*, op. cit., p. 199.

⁴⁸ *Ibid.*

Mais, dans ce registre biopolitique, qu'en est-t-il de l'enquête lorsque la désagrégation de la classe ouvrière est accomplie ? Negri décrit ainsi sa « clef interprétative » du passage du travail au régime biopolitique :

Les mots d'ordre des années 60-70 à propos du « refus du travail » sont des mots d'ordre positifs, qui lient le refus du paradigme du travail tayloriste et fordiste à la volonté de transformer le travail. Cette volonté produit la découverte de formes de productivité du travail humain plus avancées, en même temps qu'elle détermine des conditions de plus en plus avancées, et des possibilités réelles de libération de la fatigue, de l'appauvrissement, de la destruction des corps que le travail de l'ouvrier-masse comportait. En avançant sur ce terrain d'analyse, nous pouvons toucher des dimensions nouvelles investissant la vie tout entière.

L'enquête, de ce point de vue, peut être envisagée comme la méthode qui permet de

comprendre le travail non seulement du point de vue de l'activité productive (voire économique) mais de compléter celle-ci avec des instances affectives, communicationnelles, vitales, en somme ontologiques.⁴⁹

Ce discours s'appuie sur le concept de *multitude* et sur sa capacité d'exprimer le commun, impliquant que la production de subjectivité commence justement par la convergence entre travail et construction du commun. Et nous connaissons aussi l'inefficacité politique et les conséquences théoriques de tout ce que cette position entraîne, tel l'appel explicite aux Lumières professé par Negri⁵⁰. Mais par-delà toute question plus générale, le grand mérite de Negri à cet égard consiste à avoir pensé ensemble les deux côtés, celui de l'enquête et celui de la *conricerca*, dans la tension entre l'épistémique et le subjectif. Pourtant, tout en risquant de perdre de vue la contradiction – qui constitue elle aussi une puissance productive – entre objectivité des connaissances et opposition subjective, il me semble bien qu'à la question : « Que faire de l'enquête militante ? », à l'époque de l'absentement de la classe ouvrière, la réponse trontienne soit actuellement plus féconde que celle de Negri. Tronti met en effet au centre la question de la connaissance en tant qu'opposition et du coup il indique la nécessité de

⁴⁹ A. NEGRI, *Logica, teoria dell'inchiesta*, op. cit., p. 182.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 194.

repérer l'ennemi afin de s'orienter. Le parcours de *Lotta continua* avait amené à la recherche des *adversaires*, plutôt que des *ennemis*, à même la vie quotidienne. Tronti insiste au contraire sur l'existence de l'ennemi, en situant celui-ci au niveau du rapport de capital. Et « alors, vous le voyez, il y a un point de vue ouvrier, bien qu'il n'y ait plus d'ouvriers organisés en classe antagoniste potentielle »⁵¹. Ce qui reste de l'opéraïsme, affirme Tronti, c'est « tout d'abord le point de vue »⁵², à savoir la partialité de la vérité, la mi-vérité si vous le voulez⁵³, dont le présupposé devrait être tant la connaissance comme opposition que l'individuation de l'ennemi dans le rapport de capital. Mais le rapport de capital, malgré les affirmations de Tronti sur sa centralité pour l'opéraïsme⁵⁴, semblerait être en tout cas secondaire par rapport aux luttes – ce qui est d'ailleurs cohérent avec la thèse de la priorité et de l'antériorité de la lutte des classes sur les classes elles-mêmes. Et donc, si l'individuation des continuités et des discontinuités dans le capitalisme contemporain, visant la reconstruction d'une perspective communiste, correspond à une exigence réelle aujourd'hui, et si une réappropriation de la pratique de l'enquête en ce sens ne saurait faire l'impasse sur son côté objectif, il faut surtout toujours tenir compte de la leçon de Panzieri, qui, comme nous l'avons dit, « répète le geste marxien consistant à franchir les grilles de l'usine pour entrer dans le laboratoire secret de la production »⁵⁵.

⁵¹ M. TRONTI, *Noi operaisti*, op. cit., p. 44.

⁵² *Ibid.*, p. 105.

⁵³ Séminaire du GRM, séance du 24 septembre 2011, http://f.hypotheses.org/wp-content/blogs.dir/1106/files/2013/01/GRM5e_annee_Cavazzini_24.09.11Enjeux-et-trajets-de-la-«centralité-ouvrière».-Ligne-de-classe-et-militantisme-de-base-en-Italie-1960-1980.pdf.

⁵⁴ Cf. M. TRONTI, *Noi operaisti*, op. cit., p. 39.

⁵⁵ C. CORRADI, *Panzieri, Tronti e Negri*, op. cit.